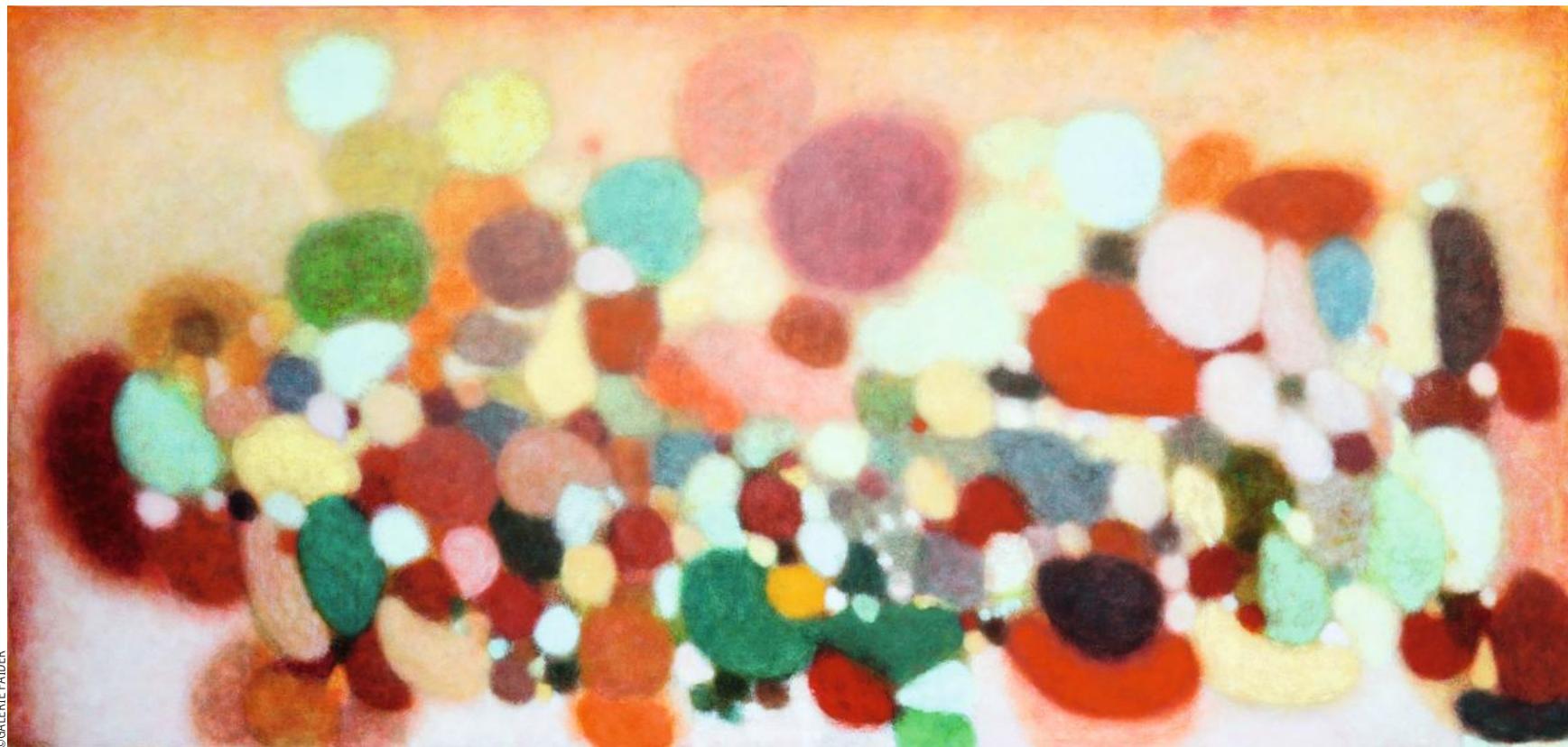


Triplé gagnant pour Jeff Kowatch



Jeff Kowatch, Man Jok, Oil on linen, 2021, 180 x 375 cm

Trois expos sur Bruxelles, l'une clôturée déjà, les deux autres en mode terminal: il faut courir s'imprégner des couleurs Kowatch!



★★★★ Jeff Kowatch "Man Jok" Peintures et dessins Art contemporain Où Galerie La Forest Divonne, 66, rue de l'Hôtel des Monnaies, 1060 Bruxelles. www.galerielaforestdivonne.com et 02.544.16.73; Galerie Faider, 12, rue Faider, 1060 Bruxelles. www.galeriefaider.be et 02.538.71.18; Odradek "Genesis", 35, rue Américaine, 1050 Bruxelles. www.odradekresidence.be et 0475.27.38.77 Quand Jusqu'au 6 novembre à La Forest Divonne; jusqu'au 23 octobre, à la Galerie Faider; expo terminée chez Odradek.

L'Espace Odradek présentait des travaux plus anciens. Les peintures et dessins récents sont à voir à La Forest Divonne et chez Faider. Et vous ne serez pas déçus!

Il faut plonger en Kowatch comme on s'immerge en pleine mer pour se laver de ses faux-fuyants, de ses conformismes, de ce qui nous obture l'esprit par trop d'insistance stérile.

Avec Jeff Kowatch, Américain de Bruxelles, c'est en plénitude que l'on pénètre, de sérénité que l'on se gave, d'émotion cela va sans dire, non pas à la petite semaine mais complice longue durée tel un vin frais

qui vous pénètre pour un plaisir prolongé.

Voilà un moment déjà que Jeff Kowatch obnubile notre regard intérieur par sa propension harmonieuse à nous soulever de terre pour un rare moment de pleine réjouissance.

Kowatch, secret de polichinelle, a l'art de subjuguier en bossant comme un dingue sur le prisme chromatique, lequel, chez lui, en appelle autant aux anciens qu'au savoir-faire très actuel d'un artiste qui ne rechigne à aucun sacrifice, et surtout pas à celui de commercer avec le temps pour que réussite s'ensuive.

Impact magique

L'impact sur la rétine est presque magique! Vous pénétrez l'espace de la galerie et voilà que se met en branle une foule imprévue de sentiments que les jeux de couleurs, de formes et d'approches très sensibles de la matière corsent d'imprévus presque sonores tant une espèce de musique les fait danser sous vos yeux.

Jeff Kowatch est un rigolo qui pourtant ne s'ignore pas et dit ce qu'il a à dire sans tergiverser. À cet égard, et en passant, je vous recommande le petit livre d'écrits de sa jeunesse qu'il vient de publier dans la collection "Alentours" des éditions Tandem des Belgeonne. C'est à méditer comme il re-

vient de le faire face à ses tableaux qui déménagent l'espace, tant ils l'innervent de gâteries imprévues.

À La Forest Divonne et chez Faider, les deux espaces ne se ressemblent en rien, plus Up to Date malgré son âge à La Forest Divonne, davantage style maison bourgeoise chez Faider. Les deux toutefois réfléchissent le blanc qui, s'accordant avec les couleurs parfois tonitruantes des tableaux de Kowatch, réverbère une lumière encore mieux ajustée.

Et les deux espaces, qui se complètent joliment, s'attardent de même aux explorations plastiques récentes d'un artiste qui, tout en restant lui-même, se réinvente sans cesse, parce que son travail est un ouvrage peaufiné à l'extrême, sans souci du temps qu'il lui faudra pour oser le conclure.

Peintures et dessins

Mêlant avec bonheur les deux techniques d'approche d'un créateur au four et au moulin avec ses désirs et ses convictions, les deux expositions nous offrent

deux variantes dans la course aux couleurs de ce dénommé Kowatch, fils d'un policier, né en Californie en 1965 et installé à Bruxelles depuis une quinzaine d'années après y avoir trouvé la perle rare.

Il y a d'abord les peintures, souvent monumentales,

À La Forest Divonne, un immense triptyque, posé face aux banquettes qui vous attendent, se mérite pourvu que l'on se pose et se laisse prendre par la méditation qu'il requiert.

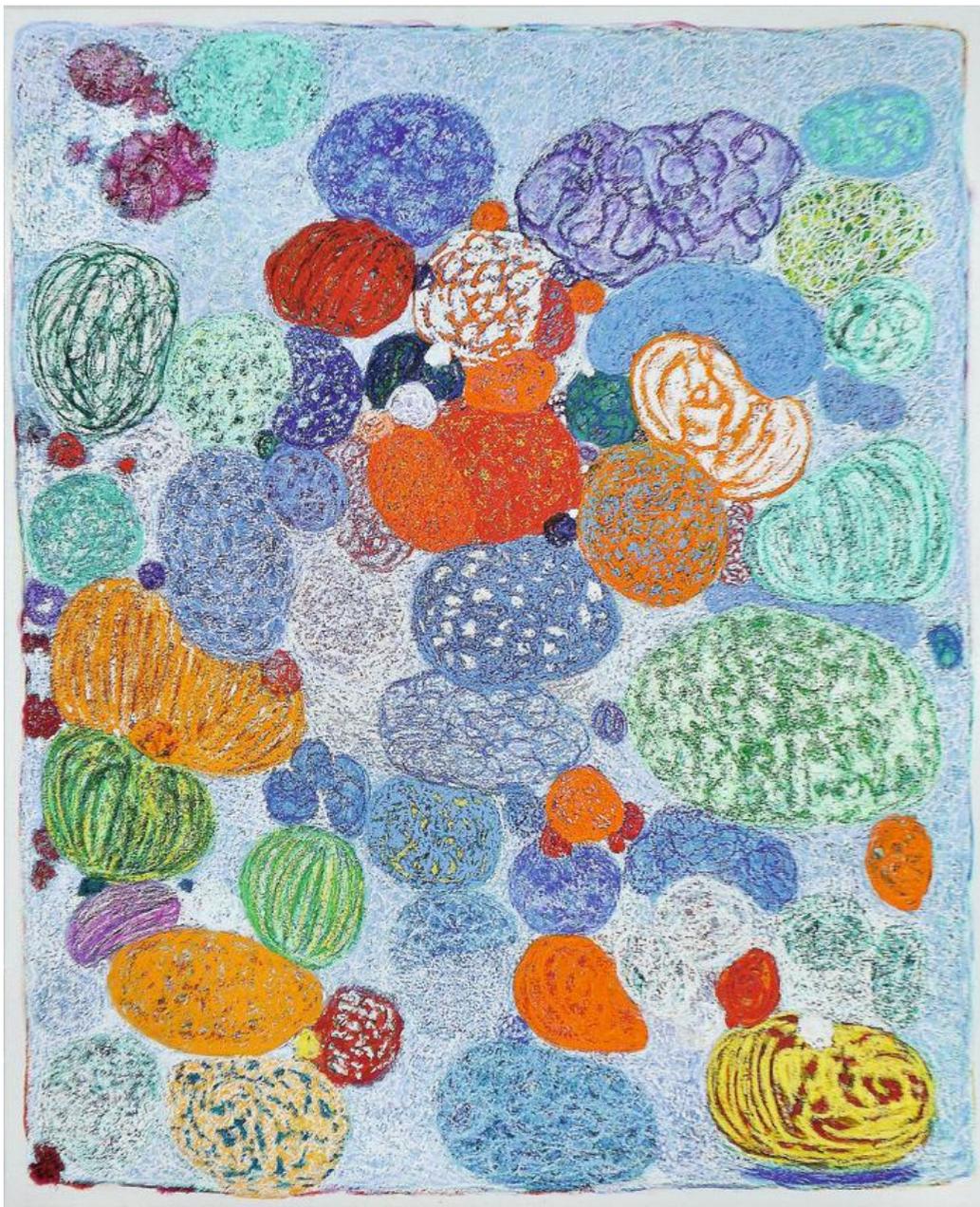
COMMENTAIRE

Le temps d'après

Par Claude Lorent

Durant les restrictions des activités commerciales dues à la pandémie, les lieux culturels, musées ou galeries ont réinventé par le numérique leur mode de communication et pour les galeries leurs réseaux commerciaux. On a aussi entendu moult voix s'élever en faveur du local face au global. Résultats ? Tout est reparti plus fort qu'avant. Les foires ont repris leur rythme et de petites nouvelles pointent leur nez, les galeries réaffirment leurs implantations voire les multiplient, temporairement ou pas. Ainsi, grâce au numérique, un nouveau réseau de galeries vient de se créer au niveau mondial. Le IGA pour International Galleries Alliance, soit un ensemble important de galeries internationales disséminées dans le monde entier ont décidé d'échanger des informations et ainsi de générer de nouvelles connexions. En font notamment partie deux bruxelloises bien établies internationalement, Jan Mot et Xavier Hufkens. Le global prend de l'extension. On notera aussi que la galerie Gokelaere & Robinson (Bruxelles, Knokke) ouvre un espace à Paris (rue de Penthièvre 34, dans le 8^e). De son côté, la Stems (Luxembourg, Bruxelles) ouvre un espace temporaire (11 rue Pastourelle, 75003) pendant la Fiac (21 - 24 octobre). Par contre, c'est en Belgique à Damme (Jacob Van Maerlantstraat, 8) que Michel Rein (Paris, Bruxelles) ouvre un lieu temporaire (jusqu'au 27 novembre) avec un ensemble sous le commissariat de Patrick Vanbellinghen.

Grande nouveauté chez Baronian Xippas (Bruxelles, Knokke), la galerie ouvre un nouveau service : le département des ventes privées. Un secteur confié à Roland de Lathuy. Une peinture puisqu'ancien directeur de Christie's Belgique. Une concurrence des salles de ventes ? "Pour moi, déclare-t-il, c'est la galerie la plus emblématique de Bruxelles, avec une histoire de près de 50 ans. Albert est une légende de la scène artistique belge et Renos ouvre les portes de nouveaux territoires tels que l'Amérique du Sud, Paris et Genève." On retiendra encore, qu'annoncé depuis pas mal de temps, le nouveau lieu multidisciplinaire Cloud Seven du collectionneur Frédéric de Goldschmidt annonce une préouverture dès le 11 novembre avec des œuvres de sa collection. Pour sa part la galerie en ligne www.be-art-gallery.eu, invite désormais les amateurs à se rendre dans son espace privé pour découvrir les œuvres proposées. Ça bouge dans tous les sens !



COURTESY GALERIE LA FOREST DIVONNE

Jeff Kowatch, Que Seurat Seurat, 2019, Oil Bar on Dibond, 235x190cm,

créées dans la foulée de celles que nous connaissons déjà mais si différentes de l'une à l'autre par leurs jeux infinis de formes et couleurs et cette obéissance, devinée, à un travail de très longue haleine qui, on l'imagine, doit laisser l'artiste exsangue, une fois la tâche clôturée.

Ce qui n'aura pas été sans mal, la réalisation d'un de ces tableaux pouvant, chez lui, demander plus de trois années de remises sur le métier. "Ses peintures, nous dit un Jean de Malherbe aux anges, sont, pour lui, des émotions." Ses recherches incessantes d'un équilibre par une superposition de couches successives de glacis – parfois une centaine – pour que peinture soit. Il travaille sur toute une série de tableaux en même temps. Et grâce à une "cuisine" qui lui appartient.

Kowatch recourt à de l'huile oxydée et séchée (sur le toit de sa maison!), qu'il mélange pour apposer sur la toile de très fines couches, sans épaisseur. D'où des coloris infiniment subtils, une matière douce au toucher.

On devine chez lui un lien entre la technique des peintres flamands anciens et la peinture américaine, celle d'un Brice Marden, par exemple, dont il devint l'ami, alors qu'il exposait, encore très jeune, à la Earl McGrath Gallery, à New York et Los Angeles.

À l'époque, pour se faire la main, Kowatch copiait les maîtres. Dans ces expositions de 2021, impossible de ne pas voir le contraste profond entre les peintures et ce qu'il appelle ses dessins. À un processus d'approche identique, des résultats très différents en raison des techniques utilisées.

Dans la peinture, Kowatch avance une expression

plus méditative, douce sur la toile... Il y cherche une profondeur. Avec les dessins, place à une œuvre plus expressive.

Il faut aussi, pour le mieux comprendre, savoir que, durant plusieurs années, Kowatch a pratiqué la méditation zen, celle d'une plénitude immobile. D'où le nom qu'il y reçut : Man Jok.

Man Jok

Man Jok exprime sans doute cet équilibre indicible entre le mouvement et l'équilibre. Équilibre fragile entre les couleurs et la composition. Jeune, Jeff Kowatch pensa d'abord devenir comédien et il suivit trois ans de cours de théâtre intensifs. Il pouvait alors répéter, presque sans fin, une même petite scène de "La mouette", de Tchekov.

À La Forest Divonne, un immense triptyque, posé face aux banquettes qui vous attendent, se mérite pourvu que l'on se pose et se laisse prendre par la méditation qu'il requiert. Une immense sérénité l'enveloppe, tout semble y bouger et tout s'y équilibre. Le fruit de trois ans de concentration ce qui, comme le soufflait le galeriste, est étonnant à l'époque de la valorisation du geste, de la vitesse d'exécution et de perception.

Cette peinture, à la fois lumineuse et tranquille, vous requiert avec ses variantes, avec ses peintures si douces, fragiles et confondantes de pénétration secrète. Avec ses dessins peints au bâton de pastel gras. Point de sous-couches ici mais de puissantes juxtapositions.

Roger Pierre Turine